l'énorme supériorité de ses forces, il fut vaincu par Barthélemy Colomb et fait prisonnier. L'émotion que produisit parmi les Indiens la capture de Guarionex, qui passait pour une sorte de barde inspiré, fut telle que B. Colomb jugea prudent et politique de lui rendre la liberté et d'emprisonner celui qui lui avait ravi sa femme. Guarionex fut égorgé plus tard avec 84 caciques réunis dans une fête par Ovando.

GUARIVE s. m. (goua-ri-ve). Linguist. Dialecte caraïbe.

— **Encycl.** V. CARAÏBE.

GUARNA (André), littérateur italien, né à Salerne vers la fin du XV[e] siècle. Il s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *Grammaticæ opus novum mira quadam arte et compendiosa, seu bellum grammaticale* (Crémone, 1511, in-4°), qui a eu plus de cent éditions et qui a été traduit en français, sous le titre de : *Histoire mémorable de la guerre civile entre les deux rois des Noms et des Verbes*, par P. Roger (Paris, 1616, in-8°), et de *Guerre grammaticale*, par H. B. (Poitiers, 1811). Dans cet écrit bizarre, Guarna raconte, en distiques latins, la rivalité du Nom et du Verbe. « Après avoir, dit Weiss, décrit le royaume de Grammaire, gouverné par deux rois, le Nom et le Verbe, il raconte leurs débats pour la prééminence. Les deux rivaux se déclarent la guerre et cherchent à augmenter leurs forces respectives du Participe. L'avantage reste au Verbe, et le Nom lui envoie demander la paix, qui se conclut par l'entremise de quelques grammairiens. »

GUARNACCI (Mario), prélat et érudit italien, né à Volterre en 1701, mort en 1785. Il se rendit à Rome, où il fut successivement *segreto* ou docteur de l'abbé Rezzonico, qui devint pape sous le nom de Clément XIII, prélat, secrétaire de la congrégation de Fermo, membre de la signature de justice, chanoine de Saint-Jean de Latran, etc. En 1757, il se retira dans sa ville natale et y composa, en italien, un ouvrage considérable : *Origine italiche* (1768-1772, 3 vol. in-fol.), dans lequel il revendique pour les Etrusques une grande part dans la formation de la nation italique. Guarnacci joignait à une vaste érudition une mémoire prodigieuse, mais il soutint souvent des hypothèses hasardées. Outre l'ouvrage précité, on a de lui : *Vitæ et res gestæ pontificorum romanorum et cardinalium a Clemente X ad Clementem XII* (Rome, 1751, 2 vol. in-fol.); *Poésies* (Lucques, 1769, in-4°), publiées sous le nom de **Zelalgo Arassiona**, que Guarnacci portait à l'Académie des Arcades.

GUARNERI ou **GUARNERIUS**, nom patronymique d'une famille d'illustres luthiers italiens, dont les principaux sont les suivants : GUARNERI (Andrea), né à Crémone dans la première partie du XVII[e] siècle, contemporain de Stradivarius et élève de Nicolas Amati, travailla de 1650 jusqu'à 1695 environ. Ses instruments, construits dans la manière des Amati, ont un son gracieux et pénétrant, mais d'une courte durée et sans rondeur. Aussi les range-t-on dans le commerce parmi les instruments de second ordre, et ses basses sont tenues en bien plus haute estime que ses violons. — GUARNERI (Guiseppe), réputé fils d'Andrea, exerça sa profession de 1690 à 1730, et commença par imiter la facture de Stradivarius, pour copier plus tard les procédés de son cousin, Guiseppe-Antonio, dont nous allons parler. Les violons de ce facteur jouissent d'une certaine réputation. — GUARNERI (Pietro), second fils d'Andrea, exerça de 1690 à 1725. C'est à Crémone qu'il construisit ses premiers violons; puis il alla s'établir à Mantoue, où il fabriqua une assez grande quantité d'instruments qui ne manquent pas de mérite, bien qu'il pèchent sous le rapport de la sonorité. — GUARNERI (Giuseppe-Antonio), le plus célèbre artiste de toute la famille, né à Crémone en 1683, mort, suivant l'opinion générale, en 1745, surnommé en Italie *Guarnerio del Jesu*, fit son apprentissage chez Antoine Stradivarius, et exerça la profession de luthier de 1725 à 1745. Ses premiers instruments n'offrent aucune particularité remarquable; plus tard, ses violons, tous d'un petit patron, sont parfaitement soignés et bien dessinés, mais la sonorité laisse encore à désirer. Dans sa troisième manière, on le vit exécuter quelques admirables instruments d'un grand patron, égaux en mérite aux plus beaux violons de Stradivarius. Puis, un changement incroyable survient, et sans le cachet original qui se retrouve même dans ses plus complètes aberrations instrumentales, il serait impossible d'appliquer le nom de Guarnerius aux misérables produits sortis de ses mains. Pour expliquer cette éclipse du talent de l'artiste, on a rapporté que Guarnerius menait une existence dissipée, qu'il s'adonnait à l'ivrognerie, et qu'il était mort en prison après plusieurs années de détention. Il circule même à ce sujet une légende sentimentale. Pendant sa captivité, la fille de son geôlier, éprise de lui, lui aurait procuré le bois nécessaire et quelques misérables outils pour la fabrication de ses instruments, qu'elle emportait et vendait à vil prix, afin de lui procurer quelque soulagement. La réputation de Giuseppe Guarneri ne date, en Italie, que de sa mort. Son nom n'a pénétré en France que bien plus tard. Ses instruments sont cotés aujourd'hui 6,000 fr. et plus. Parmi ses chefs-d'œuvre, il faut placer, en première ligne, le violon dont Paganini se servait dans les concerts.

GUARNIERI-OTTONI (Aurelio), antiquaire italien, né à Osimo en 1748, mort en 1788. Il habita Venise, où il réunit une intéressante collection de livres et d'objets antiques. On a de lui deux dissertations fort estimées : *Sopra un' antica ara marmorea esistente nel museo veneto Nani* (Venise, 1785, in-4°), et *Intorno all' antica via Claudia dalla città di Altino* (1789).

GUARO, bourg d'Espagne, prov. et à 39 kilom. O. de Malaga; 2,370 hab. Moulins à farine et à huile; fabrique d'eau-de-vie.

GUAROUBA s. m. (goua-rou-ba). Ornith. Syn. de PERRUCHE JAUNE DE CAYENNE.

GUART s. m. (gouar). Ichthyol. Syn. de GUARE.

GUASCAMA, promontoire de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, sur la côte O. du département de Cauca, à 228 kilom. O. de Popayan, par 2° 30′ de lat. N., et 80° 50′ de long. O.

GUASCO (l'abbé Octavien DE), érudit, membre de l'Académie des inscriptions, né à Pignerol (Piémont) en 1712, mort en 1781. Il vint en France en 1730, se lia avec Montesquieu, reçut de l'impératrice Marie-Thérèse une pension et un riche canonicat à Tournay (1751), fut couronné plusieurs fois par l'Académie des inscriptions pour des dissertations savantes sur l'histoire de France, mais se retira à la suite de démêlés qu'il eut avec l'entourage de M[me] Geoffrin. Les *Lettres familières de Montesquieu*, qu'il publia à Florence (1767, in-12), contiennent des personnalités offensantes pour cette femme célèbre. Voici les écrits les plus estimés de l'abbé de Guasco : *Dissertations historiques, politiques et littéraires* (1756, 2 vol. in-8°), recueil de ses mémoires sur l'histoire de France et autres; *Essai historique sur l'usage des statues chez les anciens* (1768, in-4°).

GUASCO (Francesco-Eugenio, marquis DE), érudit piémontais, cousin du précédent, né à Alexandrie (Piémont), vers 1720. Il s'adonna à l'étude des lettres et des sciences, et devint président du Musée romain. Nous citerons de lui : *Sopra la rinungia fatta da Luccio Cornelio Silla della dittatura ragionamento* (1763); *Musæi Capitolini antiquæ inscriptiones* (1775-1778, 3 vol. in-fol.).

GUASPRE (LE) célèbre peintre, beau-frère de Poussin. V. DUGHET (Gaspard).

GUASSO s. m. (goua-so). Longue et forte lanière dont on se sert dans l'Amérique du Sud pour enlacer les animaux que l'on chasse ou que l'on veut dompter, et aussi l'ennemi que l'on combat. On s'en sert encore pour divers autres usages. ‖ On dit plus ordinairement LASSO et mieux LAZO.

GUAST (Louis-Béranger DU), favori de Henri III, né vers 1545, assassiné à Paris en 1575. Il acquit les bonnes grâces du roi, qui l'envoya en Lorraine avec Hurault de Cheverny pour demander la main de Louise de Vaudremont, se rendit, après la célébration de l'union royale, auprès du duc de Guise, combattit avec courage à Dormans, puis revint à la cour, où son insolence et ses indiscrétions causèrent sa perte. Marguerite de Valois, profondément irritée de ce qu'il avait révélé son intrigue amoureuse avec Bussy d'Amboise, le fit assassiner par le baron de Vitteaux. Le meurtrier parvint à s'échapper et Henri III ordonna de faire à la victime de magnifiques funérailles.

GUAST (DU), capitaine français, parent du précédent, vivait dans la seconde moitié du XVI[e] siècle. Il reçut de Henri III le commandement de ses gardes à pied et prit à ce titre une part active à l'assassinat de François de Guise et de son frère le cardinal de Lorraine. Chargé ensuite de garder au château d'Amboise le cardinal Charles de Bourbon, les ducs d'Elbeuf, de Nemours, etc., il se laissa corrompre par ses prisonniers et permit au cardinal de négocier avec les ligueurs de Paris. Henri III en fut instruit. Non-seulement, il ne punit pas du Guast, mais encore il eut la faiblesse de racheter Bourbon et les trois autres princes de leur geôlier moyennant 30,000 écus.

GUASTALLA, en latin *Guadistallum*, ville forte d'Italie, prov. de Reggio, près du confluent du Pô et du Crostolo, sur la rive droite du premier de ces deux cours d'eau, à 27 kilom. N.-E. de Parme; 9,544 hab. Ch.-l. d'un arrond., autrefois du duché de son nom; évêché, séminaire, école latine. Commerce de blé, de vins et de fruits.

Guastalla et son territoire appartenaient, au XIII[e] siècle, à la ville de Crémone; ils passèrent ensuite sous la domination des ducs de Milan. Erigés en comté en 1406, par Marie Visconti, duc de Milan, ils furent donnés en fief à Gui Torelli. La veuve de celui-ci, cousine du duc de Milan, en mourant sans héritiers, les légua à Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile, fils puîné de François II de Gonzague, marquis de Mantoue et d'Elisabeth d'Este. Le comté de Guastalla, d'abord érigé en principauté en faveur de César de Gonzague, fils et successeur de Ferdinand, reçut le titre de duché sous Ferdinand II, fils et successeur de César. Ferdinand II, mort en 1630, avait épousé Victoire Doria, dont vinrent : César II, successeur de son père, et dont les deux fils moururent sans postérité mâle; Vincent de Gonzague, vice-roi de Sicile, et André de Gonzague, dont le fils, Vincent, devint duc de Guastalla, après la mort de ses cousins germains. Le fils aîné de Vincent, Antoine-Ferdinand, fut duc de Guastalla après son père, mais mourut sans enfants, et le duché passa à son frère puîné, Joseph-Marie de Gonzague, lequel mourut sans postérité en 1746. A ce moment, l'impératrice Marie-Thérèse s'empara du duché de Guastalla comme étant un fief du Milanais reversible à l'empire; puis, en 1748, par le traité d'Aix-la-Chapelle, elle le céda au duc de Parme. Il resta dans cette maison jusqu'en 1796, époque à laquelle il fut conquis par les Français et réuni à la république Cisalpine. En 1805 Napoléon en fit don à sa sœur Pauline. Il fut compris ensuite dans le royaume d'Italie, fit partie, après 1815, de l'apanage de Marie-Louise, et fut, à la mort de cette dernière, en 1847, dévolu, ainsi que Parme et Plaisance, au duc de Lucques, lequel céda Lucques à la Toscane, en vertu d'une convention antérieure. Le duché de Guastalla fait aujourd'hui partie du royaume d'Italie.

GUASTALLINE s. f. (goua-stal-li-ne — du nom de la comtesse *Guastalla*, qui a fondé l'ordre). Hist. relig. Membre d'une communauté de femmes appelées aussi ANGÉLIQUES, et qui fut fondée en 1534.

GUASTO (Alphonse D'AVALOS, marquis DE), homme de guerre espagnol. V. AVALOS.

GUATAVITA, lac de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, départ. de Cundinamarca, à 28 kilom. N. de Bogota. Ce lac, situé à une hauteur de 700 mèt. au-dessus du niveau de l'Océan, est d'une circonférence peu considérable, mais il est remarquable pour avoir été un lieu sacré des Indiens, qui y affluaient des contrées les plus éloignées, et qui jetaient dans ses eaux, à titre d'offrande et en signe d'adoration, de l'or, des pierreries et autres objets précieux. Un temple s'élevait sur ses bords, près de la ville qui portait le même nom et qui n'est plus aujourd'hui qu'un village sans importance.

GUATEMALA (RÉPUBLIQUE DE), Etat de l'Amérique centrale, situé entre 13° 40′ et 18° de latitude N., et entre 90° 25′ et 95° 27′ de longitude O., borné au N. par le Mexique, le district anglais de Honduras et la baie de Honduras, à l'E. par la république de Honduras, au S. par les républiques de Nicaragua et de San-Salvador, à l'O. et au S.-O. par l'océan Pacifique. Il mesure une étendue de 572 kilom. le long des côtes de l'océan Pacifique, et une largeur qui varie de 132 à 176 kilom.; sa superficie est de 200,000 kilom. carrés, et sa population de 1,100,000 hab. Les Espagnols, les créoles, les métis d'Indiens sont à demeure fixe et ont embrassé le christianisme, tandis que le reste vit encore à l'état de nature dans les montagnes. Ch.-l. Nouvelle-Guatemala ou Santiago-de-Guatemala; villes principales : Chiquimula, Coban, Quesaltenango, Totoniacapan et Omoa.

— *Aspect général, côtes, montagnes et rivières.* La partie la plus septentrionale de la côte S.-O. forme, avec le golfe du Mexique, le golfe de Tehuantepec; plus au S. se trouvent le port de Guatemala, la pointe de los Remedios et le golfe de Fonseca, qui renferme plusieurs petites îles. Les golfes de Papagayo, de Nicoya ou Salinas, les plus grands de cette côte resserrent une presqu'île qui se termine, au S.-E., par le cap Blanco. Enfin le golfe Dulce s'ouvre près de la frontière de la Colombie. La côte baignée par la mer des Antilles embrasse le golfe de Honduras, qui forme lui-même le golfe Amatique, fermé, au N.-E., par le cap des Trois-Pointes. A partir de là, la côte prend une direction E., offre la baie de Truxillo, fermée par le cap Honduras, et, un peu plus loin, la baie de Cartago; elle projette ensuite le cap Gracias-à-Dios, et court vers le S., découpée par la baie de Sable, la lagune de Perlas, la baie de Blewfields et le golfe de Matina, qui ne sont que des enfoncements de la grande baie de Mosquitos. Une infinité d'îles sont répandues sur cette côte; les plus considérables sont : Terranof, Roatan et Guanaja, à l'entrée du golfe de Honduras.

Une chaîne de montagnes, prolongement de la Cordillère des Andes, pénétrant par la frontière S.-E., traverse tout le Guatemala; d'abord étroite et resserrée comme l'isthme d'où elle sort, elle s'élargit avec la contrée, s'élève et étend au loin ses ramifications. Elle contient de nombreux volcans, dont plusieurs sont en activité, et ont, à diverses époques, fait éprouver au Guatemala de violentes commotions. Les chaînes de grès et de micaschiste de Veragua unissent cette ligne de volcans à la chaîne occidentale de la Nouvelle-Grenade, et celle de granit et de grès d'Oaxaca la réunit au grand plateau du Mexique. Le volcan le plus méridional est celui de Barua ou Varu; celui de Papagayo vient après. Trois volcans sont en activité près du lac de Nicaragua. Au N. de ce lac, il en existe plusieurs autres, dont le plus actif est celui de Malaya. Près de San-Salvador s'élève l'Isalco, qui a fait éruption en 1798 et de 1805 à 1807, et qui exhale beaucoup d'ammoniaque. Dans les environs de Guatemala, on remarque les volcans d'Aqua et de Fuego. La grande chaîne centrale du Guatemala forme la limite entre les bassins de la mer des Antilles et du grand Océan, en se tenant constamment plus rapprochée de celui-ci que de la première.

On ne doit pas s'attendre à trouver de grands fleuves dans une contrée aussi étroite; les principaux cours d'eau sont : le San-Juan, le Blewfields, qui porte dans sa partie supérieure le nom de Nueva-Segovia; le Rio-Grande de Perlas, le Tonglas, l'Yare ou Herbias, la rivière de Payais, le Roman, l'Ulna, la Malagua, le Rio Dulce ou Rio Golfo (tous ces cours d'eau se jettent dans la mer des Antilles), l'Higueron, le Realejo, la Fonseca et le San-Miguel, tributaires du grand Océan. En général, le Guatemala est un des pays les plus arrosés que l'on trouve entre les tropiques; cette surabondance d'eau se fait surtout sentir quand les pluies périodiques viennent grossir les rivières, et changer les ruisseaux en torrents impétueux; ces pluies tombent de juin en octobre, et nuisent souvent à la salubrité du climat.

— *Climat.* Sur les côtes, le climat se rapproche beaucoup de celui des Antilles. Sur la côte du Pacifique, la chaleur est moins intense que sur celle de l'Atlantique, en raison de la plus grande sécheresse et de la pureté de l'atmosphère. Sur la côte sud-ouest, les pluies commencent au mois de mai et se continuent, sauf de très-rares et très-courtes interruptions, jusqu'au mois d'octobre ou au mois de novembre. Durant le reste de l'année, les pluies, même momentanées, sont très-rares. Sur la côte nord-est, les pluies sont réparties tout le long de l'année; elles sont néanmoins plus rares de juin à octobre; la période la plus humide s'étend d'octobre à mai. Il résulte de toutes ces circonstances que l'intérieur et la côte sud-ouest du Guatemala jouissent d'une température assez uniforme pendant toute l'année et d'un climat généralement salubre, tandis que la côte nord-est, exposée tour à tour à une très-forte chaleur et à une grande humidité est très-malsaine. Au nord de Guatemala, dans les hautes terres, dites *los altos*, la température moyenne est beaucoup plus basse que dans aucune autre partie de la région; la neige y tombe quelquefois, mais n'y persiste pas, car il est fort rare que le thermomètre descende à la température de la glace. A Guatemala la moyenne thermométrique est de 22°,22 centigrades. A la Vera-Paz, entre le Guatemala et le Yucatan, on trouve une température un peu plus élevée. Autour du golfe de Honduras, il fait beaucoup plus chaud; aussi le climat est-il peu salubre. Dans un pays aussi accidenté et présentant des températures si variées, on trouve les produits de toutes les zones culturales.

— *Productions agricoles, minérales, etc.* Le sol, en partie sablonneux et marécageux sur les côtes, est, dans les plaines élevées, comme tous les terrains volcaniques, d'une fertilité extraordinaire : toutes les productions des pays chauds et des pays tempérés y réussissent, et la succession des fruits et des récoltes n'y est pas interrompue par les saisons. Nous signalerons, parmi les productions du sol les plus importantes : le maïs, qui donne deux à trois récoltes par an; le blé et l'orge, dont la culture réussit à merveille; le riz, qui est d'excellente qualité; les légumes et les fruits, qui croissent en abondance; la pomme de terre, le manioc, les patates; l'indigo, la canne à sucre, le café, le cacao, le coton, la vanille, le tabac, le poivre, la cochenille, etc. Les jardins sont ornés des fleurs les plus rares, et les forêts abondent en bois précieux pour la marine, l'ébénisterie, la teinture et la médecine; on y distingue surtout le cèdre, l'acajou, le bois de Campêche, le bois rouge de teinture nommé *palo-brésil*, une espèce de palmier qui atteint de 20 à 30 mètres de hauteur, et des arbres résineux et gommeux qui donnent la térébenthine, le goudron, une sorte de baume appelé dans le pays *leche de Maria*, le copal, la laque, etc. On y trouve aussi un grand nombre de plantes médicinales, entre autres la salsepareille, l'ellébore et la casse.

La république de Guatemala n'est pas moins riche en animaux qu'en productions végétales; indépendamment de ceux qui lui sont communs avec diverses parties du monde, et surtout avec les autres contrées de l'Amérique, et parmi lesquels on remarque le tapir, l'armadille, les loriots, les perroquets, les alligators et presque toutes les espèces de reptiles et de bêtes fauves, elle en nourrit quelques-uns qui lui sont particuliers, tels que la zorille, espèce de petit renard, et le quetzal, grand oiseau orné d'un beau plumage vert. Les pâturages sont couverts d'immenses troupeaux de bêtes à cornes et surtout de moutons; il y a beaucoup d'abeilles qui donnent un miel délicieux. Les lacs et les rivières sont très-poissonneux; il en est de même des côtes, qui offrent, en outre, une pêcherie de perles, et plusieurs coquillages curieux, entre autres le murex, dont on tire une belle couleur pourpre.

L'exploitation des mines est assez négligée dans le Guatemala; il en est cependant quelques-unes d'or, d'argent, de plomb, de fer qui sont exploitées. On y trouve aussi du zinc, du mercure, du soufre, du sel, des rubis et d'autres pierres précieuses.

— *Commerce et industrie.* L'industrie est peu importante dans le Guatemala, mais le commerce mérite une mention particulière. Les denrées coloniales, principalement le sucre, le café, le cacao, le coton, l'indigo, la cochenille, le bois de teinture et d'ébénisterie sont la base des exportations en Europe et dans quelques Etats de l'Amérique septentrionale; on importe des toiles de l'Allemagne et de la France, des draps, des soieries et des vins de France, des tissus de coton anglais, des farines et quelques objets manufacturés. Cette contrée est admirablement située pour le commerce; elle a plusieurs rivières navigables, qui débouchent dans les deux mers et où se trouvent un grand nombre de ports, notamment ceux d'Omoa, de Truxillo, de San-Juan, del Norte, de Matina, de Nicoya, de Realejo, de Conchagua, de Michatoya, de Sonsonate, d'Accajutla, d'Istapa et de Puerto de la Culebra. Les exportations sont loin de suivre le même progrès que les importations. Tandis que, de 1850 à 1860, celles-ci se sont élevées de 2,230,230 fr. à 7,475,955 fr., c'est-à-dire, ont plus que triplé, les exportations ne se sont élevées que de 5,222,920 fr. à 9,351,655 francs. Depuis, les progrès ont été plus rapides : 1867 présentait sur 1866 un excédant de 1,270,795 francs, et l'année suivante a amené une nouvelle augmentation de 1,368,980 francs. Les principaux articles d'exportation sont toujours la cochenille, le café, le sucre, l'indigo, la gomme élastique, le coton, les laines et les peaux.

— *Histoire, organisation politique, financière, judiciaire, etc.* La partie principale du Guatemala fut conquise en 1524 par Pedro de Alvarado, qui trouva le pays peuplé d'un grand nombre de tribus ayant chacune leur chef, une origine, une langue et des mœurs particulières. Sous le gouvernement espagnol, Guatemala formait une capitainerie générale indépendante des autres gouvernements et vice-royautés de l'Amérique espagnole. Le Guatemala a été dévasté dans le XV[e] et le XVI[e] siècle par des corsaires anglais et hollandais, et il a eu à se défendre pendant longtemps des invasions des Mosquitos et d'autres peuplades. « Pendant la domination espagnole, dit M. Louis Gottard, le royaume de Guatemala comprenait les cinq provinces de Guatemala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua et Costa-Rica. En 1821, après leur déclaration d'indépendance, ces provinces se réunirent un instant au Mexique; mais, deux ans après, elles se constituaient en république fédérative, sous la présidence de Morazan. Cet état de choses ne fut pas de longue durée. En 1832, la confédération n'avait plus qu'une existence nominale. En fait, les cinq Etats avaient déjà des gouvernements séparés. Les deux défaites de Morazan, en 1839 et 1842, et sa mort dans cette dernière année, anéantirent les derniers vestiges du fédéralisme et laissèrent le champ libre au champion du séparatisme, le métis don Raphaël Carrera. La domination du général Carrera ne s'établit pas sans difficulté. Pendant la lutte, il avait invoqué d'autres principes de gouvernement que ceux du séparatisme; il s'était donné pour le représentant armé de la démocratie. Aussi eut-il contre lui l'opposition des classes riches. Mais une fois son pouvoir établi, il fit aux intérêts sociaux de cette classe de très-larges concessions, et la constitution d'octobre 1851, votée par une assemblée dont tous les membres lui devaient leur nomination, n'est rien moins que démagogique. Aux termes de cette constitution, pour être citoyen il faut avoir une profession, une propriété, une industrie quelconque, permettant de vivre avec indépendance. Les fonctions publiques ne peuvent être exercées que par les personnes jouissant des droits de citoyen. La nomination d'un étranger à ces fonctions lui confère en même temps le titre de citoyen. Les pouvoirs publics se composent du président, du conseil d'Etat et de la chambre des représentants. Le président est élu pour quatre ans par une assemblée composée de la chambre des représentants, de l'archevêque métropolitain, des membres de la cour de justice et du conseil d'Etat. Il est indéfiniment rééligible. Le président dirige les relations extérieures, fait les traités d'alliance et de commerce, veille au maintien de l'ordre, exerce le droit de grâce avec le conseil d'Etat, propose et sanctionne les lois, rend, en cas d'urgence, des décrets qui ont force de loi, présente aux dignités ecclésiastiques, et peut aussi, en cas d'urgence, contracter un emprunt, en l'absence de la chambre, sauf, ensuite, à la convoquer immédiatement en session extraordinaire. Les choix des ministres plénipotentiaires et des principaux fonctionnaires des finances doivent être approuvés par le conseil d'Etat; ce conseil se compose du secrétaire d'Etat, de huit conseillers nommés par la chambre des représentants, et d'autant de membres qu'il plaît au président d'en nommer parmi les anciens chefs du pouvoir exécutif, les anciens ministres d'Etat, les présidents et régents des cours de justice.

Ce conseil est élu pour quatre ans. La chambre des représentants, dont le mandat est de même durée, se compose de cinquante-cinq députés. Elle vote le budget, examine et apure les comptes, a droit de mettre en accusation le président, les ministres, les conseillers d'Etat, les ministres plénipotentiaires; sa session ordinaire commence le 25 novembre et finit le 31 janvier. Elle peut réformer la constitution avec le concours et la sanction du gouvernement. En 1855, le président Carrera a dû, conformément aux vœux qui se sont manifestés avec plus ou moins de spontanéité et de sincérité dans plusieurs grandes villes, accepter la présidence à vie et se laisser investir de la faculté de désigner son successeur. Jusqu'en 1862, ce gouvernement n'a pas rencontré d'obstacles sérieux à l'intérieur; mais, à cette époque, Carrera eut à défendre son autorité et sa vie contre des insurrections et des conspirations auxquelles l'armée n'était pas étrangère. »

Après sa mort, arrivée en 1865, le pays eut à subir de nouvelles agitations. Une insurrection, qui eut lieu en 1867, avait pour chef le général Serapio Cruz, qui, après avoir été vaincu, se réfugia au San-Salvador; mais il renouvela sa tentative en 1869, fut encore vaincu par le brigadier Solares et périt dans la bataille. Alors la chambre des représensants procéda à l'élection d'un nouveau président et fixa son choix sur don Vicente Cerna, qui appartenait au parti des conservateurs, mais qui n'en a pas moins usé de son pouvoir d'une manière très-libérale et cherché à favoriser les intérêts commerciaux et agricoles du pays.

Le revenu de l'État, qui n'était en 1851 que de 626,879 piastres, s'était élevé en 1859 à 1,283,594 piastres. L'*Almanach de Golha* fixe le chiffre de la dette extérieure à 500,000 piastres, et celui de la dette intérieure à 700,000. L'armée permanente est de 3,200 hommes; la milice de 12,978. La justice est rendue par des tribunaux au-dessus desquels est une cour suprême, dont les membres, au nombre de sept, ne peuvent être révoqués que dans des cas spécialement prévus par la constitution. L'instruction supérieure et secondaire est entre les mains des jésuites.

La république de Guatemala est divisée en sept départements (*partidas*), qui sont : Guatemala, Sacoltepèque, Taltoniacapan, Quesaltenango, Chiquimala, Vera Paz et Salola.

GUATEMALA ou **GUATIMALA (NOUVELLE-)**, en espagnol *Guatimala-la-Nueva*, ville capitale de la république de son nom, et aussi de toute la confédération de l'Amérique centrale jusqu'en 1839, à 170 kilom. O.-N.-O. de San-Salvador, sur le Rio de las Vaccas, près du grand Océan, par 14° 37′ de lat. N., et 92° 56′ de long. O.; on évalue sa population à 60,000 hab. Archevêché, séminaire, université, colléges, nombreuses écoles, bibliothèques, collections scientifiques, sociétés savantes. Le commerce d'exportation a pour objet l'indigo, le cacao, la cochenille, un des principaux produits de la république, la salsepareille, la vanille, le quinquina, les cuirs, le caoutchouc, les bois de teinture et d'ébénisterie. Les articles les plus importants du commerce d'importation sont les soieries, les vins, notamment les vins rouges de Bordeaux, les vins de Champagne, les vins muscats, les vins de Cette, l'huile de Provence, la faïence, la poterie et la quincaillerie, etc. Il existe à Guatemala d'importantes manufactures de coton, de nombreuses fabriques de cigares, de faïence, de poterie; des distilleries de pulque, des raffineries de sucre et des indigoteries. En un mot, la ville, bien qu'elle n'ait ni port de mer ni fleuve navigable, est le grand centre du commerce du pays.

La ville a la forme d'un carré régulier. Elle est bien bâtie et offre des rues larges, bien pavées et coupées à angles droits. Les maisons sont commodément distribuées; mais elles n'ont, en général, qu'un étage, à cause de la fréquence des tremblements de terre. La place du Marché est entourée de quelques beaux édifices, parmi lesquels on remarque le palais archiépiscopal, le palais du président et autres autorités supérieures, l'*Audiencia*, la chambre des comptes, l'hôtel de ville, la palais de l'université, etc. Un bel amphithéâtre est réservé pour les combats d'animaux et un aqueduc de 20 kilom. de longueur amène une eau pure et abondante dans toutes les parties de la ville. De l'hôtel des monnaies sont sorties, en 1824, pour la première fois, de belles monnaies en or et en argent au type de la nouvelle république.

Guatemala-la-Nueva fut fondée en 1775, après le tremblement de terre qui détruisit presque entièrement Antigua-Guatemala. Le siége de l'ancien gouvernement et celui de l'évêché y furent transférés en 1776. L'ordre de la croix d'honneur de Guatemala a été créé en 1858 par le président de l'Etat de Guatemala, pour récompenser les services militaires. Les membres de l'ordre sont divisés en commandeurs et en chevaliers.

GUATIMOZIN, ou **QUAUHTEMOTZIN**, ou **QUAUHTEMOC**, dernier empereur aztèque de l'Anahuac (Mexique), né à Mexico en 1497, mort en 1522. Fils du célèbre roi Ahuitzotl, il remplit d'abord les fonctions de grand prêtre de Huitzilopochtli, puis succéda, en 1520, à son cousin Cuitlahuatl, frère de Montézuma II. Guatimozin n'était âgé que de vingt-cinq ans. C'était un homme bien fait, d'une grande dignité dans les manières, mais d'un caractère dur et sévère; il faisait tout trembler devant lui. Digne fils d'Ahuitzotl, il ne craignait pas de repandre le sang, et, jusqu'au dernier moment, il soutint avec une constance énergique les autels de la divinité inhumaine dont il avait été le pontife. Ennemi juré des Espagnols, il continua avec un zèle infatigable les préparatifs de son prédécesseur pour les repousser de l'Anahuac. Son couronnement, qui eut lieu immédiatement après son élection, fut signalé par l'immolation d'un grand nombre de prisonniers tlaxealtèques, huexotzincas, cholultèques et autres alliés de Cortès, parmi lesquels figurèrent aussi quelques Espagnols. De retour à son palais, après la cérémonie, il adressa à la noblesse mexicaine, assemblée autour de lui, un discours sur le devoir qui leur incombait à tous de défendre jusqu'à la dernière extrémité la religion et les dieux menacés par d'impies agresseurs, et de ne rien épargner pour le salut de la patrie. Debout au milieu de ses vassaux et des princes des différents ordres, il prononça, avec un accent plein de feu, le serment de mourir, s'il le fallait, pour une cause si sainte, et tous ses guerriers, entraînés par son enthousiasme, jurèrent de verser avec lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Cependant, malgré tous ses efforts, Guatimozin ne put empêcher qu'un grand nombre de ses feudataires ne tournassent encore les yeux du côté de Cortès; si dans Mexico la haine était grande pour le nom espagnol, chez les anciens tributaires de l'empire elle était plus grande encore peut-être pour le nom mexicain; et les dernières calamités de Mexico ne suffisaient point pour leur faire oublier ce qu'ils avaient souffert du despotisme de ses princes. Guatimozin, abandonné de la plupart de ses vassaux et alliés, n'en resta pas moins résolu à défendre sa couronne. Il fit attaquer sans délai plusieurs provinces qui s'étaient déclarées pour les Espagnols, celle de Chaleo, entre autres. Cortès, tout en faisant des préparatifs de guerre, regrettait d'exposer aux horreurs d'un siége la superbe ville de Mexico, capitale du nouvel empire dont il dotait la couronne de son maître. Il fit faire à plusieurs reprises des propositions de paix à Guatimozin, lui demandant de se reconnaître vassal de Charles-Quint; à cette condition, il devait conserver sa couronne. Guatimozin rejeta fièrement toutes les propositions. Cortès appela en conséquence auprès de lui les troupes de ses alliés; elles vinrent au nombre de cent cinquante mille hommes, suivant quelques auteurs, de deux cent mille, d'après des écrivains indigènes. La lutte commença. De jour, de nuit, sur les plates-formes des pyramides, sur les terrasses des maisons, sur la plage boueuse du lac, on se bat sans trêve ni merci. Plus d'une fois Guatimozin réussit à mettre les *conquistadores* en péril; mais enfin ils touchent au centre de la ville, atteignent au grand marché et crient déjà victoire. Tout à coup, du sommet du teocalli se fait entendre le cor de Guatimozin. A ce signal, les Indiens se retournent; d'autres, qui occupent les maisons, se montrent sur les terrasses; les rues latérales s'encombrent de guerriers, il en sort des roseaux du lac; ils se jettent avec furie sur les Espagnols et sur leurs auxiliaires. Le désordre se met dans les rangs et l'artillerie ne peut plus rien; c'est une mêlée affreuse. Beaucoup d'Espagnols sont pris ou tués; Cortès lui-même, blessé, tombe un instant au pouvoir des Mexicains. Il leur échappe, mais il est obligé de battre précipitamment en retraite. Le siége fut alors changé en blocus; la famine contraignit enfin le jeune roi à écouter des propositions de paix. Une entrevue fut décidée. On se donna rendez-vous dans la vaste place du marché, sur une grande plate-forme, qui, autrefois, servait à des représentations populaires. Cortès y fit étendre des tapis et dresser un banquet, où il comptait engager son vaillant ennemi à assouvir sa faim. A l'heure indiquée, Guatimozin ne parut pas. Le *conquistador* retint à dîner les pauvres affamés qui lui apportèrent le refus de Guatimozin, et les renvoya avec ses compliments pour leur maître, et avec des provisions, en réitérant la demande d'une conférence. Après de longues hésitations et un combat qui fut plutôt une boucherie, Guatimozin envoya auprès de Cortès un *cihuacoatl*, magistrat du premier rang, qui déclara que Guatimozin saurait mourir, mais qu'il ne viendrait pas traiter. Puis, se tournant vers Cortès : « Faites maintenant ce qu'il vous plaira. — Soit, répondit Cortès, allez dire à vos amis qu'ils se préparent; ils vont mourir. » En effet, les troupes s'avancèrent : il y eut une dernière mêlée, un dernier carnage, sur la terre et sur le lac. Les Mexicains épuisés trouvèrent dans leur désespoir, leur patriotisme, leur attachement à leurs dieux, la force de lutter encore avec héroïsme. Guatimozin, acculé au rivage, se jeta dans un canot avec quelques guerriers et essaya de s'échapper à force de rames, mais un brigantin de la flottille espagnole le poursuivit : il fut pris et amené à Cortès, qui le reçut avec des égards respectueux. Mais bientôt les soldats espagnols, peu satisfaits du maigre butin qu'ils avaient trouvé à Mexico, se mirent à accuser leur général d'en avoir détourné à son profit une bonne partie et de s'être entendu à ce sujet avec le vaincu. Cortès protesta vainement contre ces allégations; puis, craignant de voir le mécontentement augmenter dans son armée, il céda aux inspirations cruelles du trésorier de l'armée. Sans égard pour la grandeur d'âme qu'avait déployée le malheureux prince et pour la parole qu'il lui avait donnée, il le fit mettre à la torture, ainsi qu'un de ses officiers, afin de les obliger à découvrir l'endroit où l'on supposait qu'il avait caché les trésors de l'empire. Un feu lent leur fut appliqué sous la plante des pieds, préalablement graissés. Le monarque supporta ce supplice avec un courage héroïque, sans pousser un soupir, sans prononcer un seul mot; mais le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, se laissa arracher des plaintes. « Et moi, dit Guatimozin, suis-je sur un lit de roses? » Selon d'autres historiens, il aurait dit : « Et moi, suis-je à me délecter au bain? » On mit fin à ses tortures. Les Espagnols crurent avoir appris que les trésors de Mexico avaient été jetés dans le lac; mais les recherches qu'on fit pour les découvrir n'amenèrent aucun résultat.

Dans un voyage que Cortès fit à Honduras pour réprimer la rébellion d'Olid, il prit le parti de se défaire de Guatimozin, du roi de Tacuba et de plusieurs autres prisonniers de distinction qu'il traînait à sa suite, et qui, même dans les fers, lui causaient des terreurs perpétuelles. Il les fit pendre à un ceiba, au pays de Chiassa, en accusant les captifs d'un complot tramé avec les troupes auxiliaires. Cette exécution eut lieu avec un atroce raffinement de barbarie. Guatimozin fut pendu par les pieds, afin que sa mort fût plus lente et son agonie plus douloureuse. Cortès a prétendu, dans sa cinquième lettre à Charles-Quint, que les coupables ne se défendirent même pas de l'accusation portée contre eux; mais Bernard Diaz, l'historien de la conquête du Mexique, et témoin oculaire, affirme, au contraire, que, jusqu'à leur dernier moment, les illustres prisonniers protestèrent de leur innocence.

GUATOS, tribu d'Indiens répandus sur le Rio Paraguay, depuis l'embouchure de l'Uberava et sur le San-Lourenço. Ils errent sur les rivières, les lacs, les lieux submergés compris entre les parallèles de latit. 17° 30′ et 18° 30′. Ils n'ont, pour ainsi dire, d'autres habitations que leurs canots, qu'ils fabriquent eux-mêmes. Quand ils séjournent quelque part, ils se construisent à la hâte de petites cabanes avec des branches d'arbres et avec des palmiers, où ils s'abritent et dorment. Ils vivent de chasse et de pêche. Ils ont pour armes un arc de 10 palmes de longueur et des flèches un peu plus courtes, qu'ils manient avec une admirable dextérité. Dans leurs chasses, ils se servent aussi de zagaies, surtout quand ils chassent les tigres qui infestent ces parages. La polygamie est en usage chez les Guatos. Chaque famille vit isolément. Ils sont généralement nus; mais ils recouvrent les parties sexuelles. Les Guatos sont loyaux et inoffensifs. Ils ont cependant montré, dans plusieurs occasions, qu'ils savent ressentir une offense et se venger d'agressions qu'ils n'ont pas provoquées. Leur langage est guttural, sans euphonie; il n'a aucune analogie avec la langue générale ou guarani. Presque tous les jeunes gens parlent le portugais plus ou moins correctement. Toute l'industrie de cette nation consiste dans la fabrication de leurs canots, de leurs rames, et dans la préparation de leurs armes.

GUATTANI (Charles), chirurgien italien, né à San-Bartolomeo-Bagni, dans le Novarèse, en 1707, mort en 1773. Après avoir fait ses humanités et sa rhétorique dans sa ville natale, il fut envoyé à Rome et fut admis à l'hôpital du Saint-Esprit. Après huit années d'études assidues, il fut élu substitut des chirurgiens ordinaires le 20 juin 1728, et chargé par eux de la pratique des opérations. J.-P. Gay, l'un des chirurgiens de l'hôpital, étant mort le 5 octobre 1742, Guattani lui succéda. Après avoir mis au jour, en 1745, son premier ouvrage sur les anévrismes, ouvrage qui reçut un accueil d'autant plus flatteur que la chirurgie était peu avancée sur ce point, il obtint, par l'entremise de Leprotti, d'être envoyé en France, aux frais du pape, pour étudier l'état de la science dans ce pays. Avant son départ, le titre de chirurgien du pape lui fut conféré. Guattani séjourna dix-huit mois à Paris et fut reçu membre de l'Académie royale de chirurgie et correspondant de celle des sciences. Il retourna ensuite à Rome, où sa réputation d'habile opérateur s'accroissait tous les jours. Il préparait un ouvrage important, lorsqu'il fut atteint d'une affection aiguë du foie, à laquelle succéda bientôt une hydropisie ascite. La paracentèse fut pratiquée au mois de juin 1773, et, peu de jours après, il succomba. Il a laissé des observations anatomiques sur différents sujets; nous citerons, entre autres, celles : *Sur un polype sanguin dans le ventricule gauche du cœur* (1750); *Sur des hydatides sorties d'une tumeur survenue à la région du foie* (1767); *Sur deux anévrismes de l'aorte et de la sous-clavière gauche* (1750); *Sur une veine azygos double; Sur l'œsophagotomie;* un *Traité des anévrismes* (Rome, 1772, in-4°).

GUATTANI (Joseph-Antoine), antiquaire italien, né à Rome en 1748, mort à Milan en 1830. Il s'attacha à l'étude des antiquités et des beaux-arts, ajouta six volumes au grand ouvrage de Winckelmann, fut nommé par Pie VI assesseur de la sculpture, puis parcourut les principaux Etats de l'Europe avec une belle cantatrice, Marianna Vinci, qu'il avait épousée. En 1811, Guattani prit la direction du Théâtre-Italien de Paris, qu'il con-